

O.C.M.

A. N°17. IV

Témoignage de Madame Pierre PENE
née Françoise LEVY NEUMAUD

recueilli en avril 1957 par M. CALMETTE agrégé d'histoire
correspondant de la Commission d'Histoire de la 2^e. Guerre Mondiale.



---:---:---:---:---:---

Note du correspondant.

Madame PENE, née à Epernay le 17 septembre 1904.

Elève de l'Ecole des Arts décoratifs à Grenoble, elle a rencontré dans cette ville M. PENE qui est devenu son mari en 1925. Elle l'a suivi dans tous ses postes aux colonies et à l'étranger. Trois enfants en 1939.

Madame PENE se souvient de la guerre et de la Résistance avec beaucoup de précision et en parle avec une telle vivacité qu'on croirait ces événements d'hier. Un effort évident pour être juste, pour comprendre les comportements et les fautes. Sur de nombreux points, le témoignage de Madame PENE précise et complète celui de M. PENE.

Quoique d'accord avec lui et connaissant son activité résistante, Mme. PENE ignorait, pour des raisons de prudence, la plupart des démarches de son mari. A côté et à son insu elle était en relation avec Mme. Claude LIPPMANN (déportée) et avec le Docteur André LEVY FRAUCKEL. Le travail essentiel consistait à cacher et à héberger des résistants, à leur procurer de fausses cartes d'identité, à servir le cas échéant, d'agent de liaison.

72A3/67/IV/Pièce 17

En fin 43-début 44, M. PENE, se sentant en danger à Laon, vient à Boulogne S/Seine où il a un appartement, rue de la Tournelle, assez sûr parce qu'il a plusieurs issues. D'autre part, il a un deuxième logement rue Amelot (près de l'Eglise de Montrouge) procuré par un Père dominicain que connaît le Dr. LEVY FRANCKEL. Mme. PENE va y retrouver son mari et lui apporte notamment le courrier que M. MUTTER fait parvenir à l'adresse de la bonne des PENE. En cas d'arrestation, M. et Mme. PENE ont prévu tout un scénario: M. PENE est sensé être en Savoie pour sa santé (il a en effet un congé des Ponts-et-Chaussées). Sa femme reçoit effectivement des lettres et des cartes postées en Savoie et qui avaient été envoyées là-bas au préalable.

Le 4 avril 1944 M. PENE est arrêté et ne vient pas le soir comme prévu. Mme. PENE détruit ou cache dans une chambre de bonne inhabitée tous les papiers compromettants. Le 5 au matin, vers 9 heures, elle va aux nouvelles rue Amelot. Elle apprend par la concierge que la police allemande est venue perquisitionner et a emporté des papiers. Elle a la chance de pouvoir repartir vers 10 heures avant le retour des policiers allemands. Rentrée chez elle, elle envoie ses enfants et sa bonne chez ses beaux-parents à Versailles, ne gardant que son dernier né âgé de 8 mois. Elle va alors trouver un entrepreneur de l'Aisne M. TURBILLE qui habite rue du Sommerard. Elle sait qu'il connaît un membre de l'O.C.M., M. PASTEAU que le ménage PENE avait rencontré à Addis-Abeba et lui demande de le prévenir.

Rentrée chez elle dans la soirée, elle est informée par la concierge que "deux messieurs" sont venus la demander et doivent revenir. A minuit, les deux policiers allemands reviennent, se font ouvrir la porte de l'appartement, fouillent et interrogent. Mme. PENE s'en

tient au scénario prévu "Mon mari est en Savoie: les lettres que je reçois le prouvent. Je sais qu'il me trompe mais j'ignore tout du reste et notamment de la Résistance". Les policiers veulent l'amener Rue des Saussaies mais elle obtient à causé du bébé de s'y présenter dans la matinée à IOH.30. Les policiers partent à 5 heures du matin. Mme. PENE demande à sa concierge d'aller prévenir la concierge de la rue Amelot et lui demander de ne pas la reconnaître en cas de confrontation. Effectivement, la concierge en question déclarera plus tard que M. PENE (qu'elle connaît sous le nom de MORLAN) recevait rue Amelot une femme grande et brune alors que Mme. PENE est blonde et de taille moyenne.

Arrivée rue des Saussaies vers IOH.30, Mme. PENE n'est interrogée que vers 17 heures par SCHOTT et les policiers qui ont perquisitionné chez elle. En lui disant que son mari a tout dit, ils essaient de l'amener à des aveux mais elle continue à affirmer qu'elle ne sait rien. Les policiers songent un moment à la confronter avec la concierge de la rue Amelot (et Mme. PENE se demande avec inquiétude quelle sera la réaction de la concierge en question) puis ils y renoncent. Elle apprend au cours de l'interrogatoire que son mari est passé rue des Saussaies puis à Fresnes. Elle est enfin libérée assez tard dans la soirée. Le lendemain, 6 avril, à la suite d'un coup de téléphone de M. TURBILLE elle rencontre M. PASTEAU de l'O.C.M. qui vient s'informer. Elle le met au courant de ce qu'elle sait et e informe aussi un pseudo JARRY (qui allait être fusillé en juillet).

Les jours suivants elle essaie sans succès de faire parvenir des colis à son mari jusqu'au jour où elle apprend qu'il est à Senlis. Elle a confirmation du fait par une lettre de son mari (écrite sui-

vant un code qu'ils avaient établi pendant la guerre 39-40). Elle songe à organiser une évasion avec l'aide de M. TURBILLE et de POMMIER.

Le 10 juin à 4 heures du matin, trois policiers allemands et SCHOTT viennent à son domicile "Un malheur est arrivé" disent-ils et, comme elle s'inquiète, "Oui, votre mari s'est évadé" Perquisition sans résultat. (Une fille de Mme. PENE a eu le temps de faire disparaître un carnet où étaient inscrits le numéro de téléphone-camouflés il est vrai - de saboteurs et d'un groupe de résistance qu'elle se proposait de mettre en relations). Mme. PENE, sa belle-soeur, sa bonne et ses trois enfants sont amenés dans un appartement de l'Avenue Foch, bureau de la G.H.P. (dépendant de l'Abwehr.) où SCHOTT était en train d'interroger Mme. FARJON. Mme. PENE interrogée à son tour déclare ne rien savoir mais proteste si violemment contre l'arrestation des enfants que le policiers allemands les relâchent avec leur bonne vers 16 heures. Mme. PENE et sa belle-soeur sont ensuite amenées à Fresnes où elles resteront six semaines.

Mme. PENE est interrogée par SCHOTT à peu près une fois par semaine. Il lui dit que FARJON a livré PENE et beaucoup de membres de l'O.C.M. mais qu'il n'a pas torturé FARJON, que ce sont des procédés qu'il laisse à la Gestapo. (Mme. et M. PENE croient que c'est possible et que le contraste entre la torture humiliante du début et la politesse de SCHOTT ont pu amener FARJON, de caractère faible, à avouer et à dénoncer). Comme elle proteste, il lui montre une déposition de FARJON, bien antérieure où plus de 150 noms de résistants étaient donnés (FARJON était d'ailleurs imprudent et conservait noms et adresses en clair sur un carnet que les Allemands ont saisi sur lui).

Il y avait notamment le nom de M. PENE, son signalement précis, ses deux adresses, des indications sur sa captivité à Laon, les noms de M. BERTINI avec un signalement précis et très évocateur : négligé, "mégot à la bouche" ceux de BERTHELOT, LEPERCQ, SIMON, PASTEAU avec leurs pseudos et leurs adresses.

Mme. PENE feint de ne connaître personne, sauf M. PASTEAU qu'elle dit avoir connu en Abyssinie. Elle interroge : "Vous l'avez arrêté?" - Non: il est en Angleterre." (Effectivement M. PASTEAU devait partir pour l'Angleterre mais le départ n'avait pu se faire ce que FARJON ignorait) SCHOTT cite également un mot de M. PENE à FARJON alors qu'ils étaient dans la même cellule "Ils ne sont pas si malins, j'ai réussi à leur faire lâcher trois des miens" SCHOTT déclare que, tôt ou tard, ils rattraperont PENE et FARJON "FARJON est trop engagé avec nous maintenant. Nous avons réussi à le faire parler; il croit comme nous au danger communiste. Le débarquement a pu lui faire croire qu'il avait intérêt à revenir vers ses anciens amis mais les armes nouvelles vont retourner la situation. Il nous reviendra. Le 22 juillet Mme. PENE et sa belle-soeur sont libérées. Mme. PENE est convaincue qu'elle va être surveillée et suivie et que par elle la police allemande reprendra son mari. Mais elle pourra déjouer cette surveillance . Elle ne retrouvera son mari qu'après le départ de la police allemande pour la Belgique.

Plus tard, elle a l'occasion de reparler de cette triste affaire avec LEPERCQ qui lui aussi avait soupçonné FARJON (Interrogé par SCHOTT à la prison d'Arras il avait réussi à se défendre avantageusement. SCHOTT l'ayant laissé un moment. LEPERCQ le vit de la fenêtre en train de bavarder amicalement dans la cour avec FARJON et un moment après des questions précises lui furent posées sur des sujets que FARJON connaissait).